

# FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

---

ALESSANDRA FERRARO

Margareta GYURCSIK, *Gaëtan Brulotte ou la lucidité en partage*, Montréal, Nota bene, 2018, 316 pp.

Margareta GYURCSIK consacre son étude monographique à la production littéraire, riche et polymorphe, de Gaëtan BRULOTTE: ce nouvelliste, romancier, essayiste et dramaturge est en effet un auteur très prolifique et apprécié dans le panorama littéraire québécois et francophone contemporain; ses œuvres, traduites en diverses langues, ont été adaptées pour le théâtre, le cinéma et la radio.

Après une brève “Invitation au partage” (pp. 5-6) où GYURCSIK donne sa bienvenue au lecteur dans cet “univers imaginaire” (p. 5), l’étude se divise en neuf chapitres qui explorent les Leitmotivs de l’écriture brulottienne avec une attention particulière à son caractère de lucidité, comme le suggère d’ailleurs le titre du volume.

Le premier chapitre, “Être nouvelliste” (pp. 7-18), est consacré à la prédilection de l’auteur pour le genre de la nouvelle: le récit bref est en effet – remarque l’essayiste – la forme scripturaire la plus efficace pour illustrer la vision “haptiste” (p. 12) du monde et de l’art de BRULOTTE et, donc, une pratique textuelle capable de mieux représenter et repenser la condition de l’homme à l’ère post-moderne.

Dans le deuxième chapitre on examine la relation entre “Être, écrire, réfléchir” (pp. 19-90), au sein de la pensée et de l’écriture brulottiennes. Le premier paragraphe se penche sur l’essai *La chambre des lucidités* et sur ses enjeux littéraires dans le contexte contemporain; les deux qui suivent se focalisent respectivement sur *L’univers de Jean Paul Lemieux*, où l’écrivain ouvre une double réflexion entre les couples référentiels littérature-peinture et condition humaine-crédation artistique, et sur une présentation des personnages les plus emblématiques de ses textes narratifs; ceux-ci, en fonctionnant souvent comme ses alter egos, intègrent à la fiction la problématique esthétique et littéraire, toujours centrale chez BRULOTTE.

Ce discours est repris également au troisième chapitre, “Être soi et autre” (pp. 91-139), consacré entièrement au thème du double dans la narrative brulottienne et à ses personnages partiellement autobiographiques: Block-Barnes,

Archibald, Ploc, Tromb, Gravier, Turcotte, le poète des rues – pour en citer quelques-uns – s’inscriraient ainsi, selon GYURCSIK, dans une dynamique de narcissisme postmoderne qui n’évite pas pourtant, à l’instar de Protée, une ouverture constante vers l’autre et le monde.

Les cinq chapitres suivants poursuivent cette dense réflexion sur l’“être”, annoncée déjà dans les titres: “Être, paraître” (pp. 141-156); “Être, séduire” (pp. 157-192); “Être en marge” (pp. 193-206); “Être au cœur de l’absurde” (pp. 207-238); “Comment peut-on être Puff?” (pp. 239-254). Enfin, dans le dernier, la spécialiste illustre l’“Invention sans frontières” (pp. 255-292) de l’écriture brulottienne qui s’inscrirait, selon elle, dans une tradition littéraire allant de MOLIERE à MAL-LARMÉ, de SARTRE à BARTHES, de ROUSSEAU à PIRANDELLO.

GYURCSIK conclut son ouvrage avec une bibliographie riche et articulée, divisée en trois sections, et un index des noms, des titres et des thématiques.

Elena RAVERA

---

Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, *Littérature maghrébine sépharade. Voix migrantes au Québec 2*, Paris, L’Harmattan, 2018, 462 pp.

Najib REDOUANE et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, après une première étude consacrée à la littérature migrante maghrébine au Québec, présentent dans ce deuxième ouvrage un florilège d’écrivains établis au Canada appartenant à la communauté juive *sépharade*: les Juifs exilés de la péninsule ibérique qui ont trouvé refuge dans le bassin méditerranéen et qui, face au groupe *ashkénaze* provenant de l’Europe centrale et ayant ses propres institutions communautaires, ont contribué au développement d’une littérature “qui se manifeste à travers la consolidation de souvenirs collectifs, de rituels religieux et de traditions séculaires pour surmonter le deuil de l’exil” (p. 7). En effet, c’est sur le sol canadien, choisi comme terre d’élection, que les Juifs maghrébins, particulièrement du Maroc, “se sont confrontés à une prise de conscience identitaire brutale” (p. 8): au Québec les Juifs marocains ont compris l’importance de leur culture judéo-marocaine, “menacée de disparition puisque les nouvelles générations ignorent la vie juive au Maroc et leur héritage séculaire” (p. 9). Parlant le français et les langues vernaculaires de leur Pays d’origine – ainsi que le judéo-arabe et l’espagnol, dans le cas des Juifs du Maroc –, les Sépharades ont réussi à constituer au Canada, pays multiculturel confronté depuis

les années '60 aux singularités ethniques, une communauté francophone très active, bien distincte dans ce qui concerne les institutions, les synagogues et les écoles ainsi que les traditions et les coutumes de leurs coreligionnaires *ashkénazes* anglophones, ce qui est source d'un "choc culturel très profond" (p. 7).

REDOUANE et BÉNAOUYN-SZMIDT illustrent dans ce volume la vie et la carrière d'une pluralité d'artistes protagonistes d'une aventure littéraire née sous l'empreinte du patrimoine sépharade commun et expression à la fois d'un questionnement identitaire et de la découverte d'une "altérité interne" (p. 11) porteuse de régénération.

C'est en est ainsi pour l'écrivain et dramaturge Bob ORÉ ABITBOL (pp. 15-40), né à Casablanca en 1954, émigré d'abord à Montréal puis au Mexique et installé enfin à Los Angeles, où il dirige une galerie d'art; pionner dans l'établissement d'un espace d'expression propre à sa communauté sépharade, il produit par son écriture autobiographique une symbiose harmonieuse de "judaité" et de "marocanité". Cela émerge de ses recueils de nouvelles *Le goût des confitures* (1986) et *Les Faucons de Mogador* (1994) ainsi que de ses romans *Les amants de Café de Prague* (2006) et *Les Amours interdites de Mme Cohen* (2006). L'évocation toute intimiste du pays natal est bel et bien sa manière de renouer avec ses origines et de reconquérir son identité à travers la quête du passé personnel vécu au Maroc, dont il rappelle la coexistence et la fraternité entre les communautés musulmane et juive: relation singulière qui a forgé la riche mosaïque interculturelle marocaine et qu'il mentionne pour tracer la vision du monde qu'il souhaiterait. Salomon BENBARUCK (pp. 41-60), né en 1920 à Casablanca, se rendra, par la suite, à Montréal où il restera jusqu'à son décès en 1994. Mêlant l'intime et le collectif, l'anecdote et la réflexion, son livre de souvenirs, *Trois-quart de siècle pêle-mêle* (1990), raconte l'histoire des Juifs du Maroc en exil au Canada et les mutations qui les ont concernés: étant donnée sa structure dualiste et pluraliste, la société québécoise a permis la valorisation des élites juives sépharades et la création d'institutions communautaires distinctes de celles des juifs anglophones "au nom de la différence de langue, mais aussi au nom de la sépharadité" (p. 54). Concepteur visuel et metteur en scène, Serge OUAKNINE (pp. 61-93), né en 1943 à Rabat et installé depuis 1977 au Québec, a construit son riche parcours artistique et intellectuel aux frontières des arts et du théâtre et au carrefour de plusieurs langues et cultures. "Écrivain canadien, Juif marocain" (p. 61), comme il se présente lui-même, il célèbre par les "vers denses" et les "images parlantes" (p. 65) de son recueil *Poèmes désorientés* (1993) la présence constante du passé dans la mémoire 'périgrine' de "tous ces arrivants qui ont choisi l'exil comme besoin vital de survie" (p. 65). Lélia YOUNG, originaire de la Tunisie (1950) et maintenant résidant à Toronto, et Raphaël LÉVY,

natif d'Algérie (1948) et installé à Montréal, sont les seuls écrivains figurant dans ce remarquable recueil qui ne sont pas nés au Maroc.

Poétesse de l'écriture migrante au Canada, Lélia YOUNG (pp. 95-114) est l'auteure d'une œuvre dont la richesse dépasse ces étiquettes: "traçant un itinéraire vers un retour constant aux sources identitaires" (p. 95), sa poésie est "une sorte d'acte de foi" (p. 96) qui ouvre sa vie au possible, au nouveau et au divers, tentant de concilier le non-sens du monde avec l'espoir, la justice, la liberté. Flottant entre émotion et réflexion, son écriture poétique se connote par sa valeur philosophique et met la souffrance humaine au cœur de son engagement.

Ingénieur en électronique bientôt converti aux lettres, aux arts et au cinéma, l'algérien Raphaël LÉVY (pp. 247-272) est un écrivain talentueux et génial dans le concert des voix sépharades au Québec. Peintre-dessinateur, cinéaste, scénariste de pièces de théâtre, réalisateur et dramaturge, il est l'auteur d'un intrigant roman de science-fiction, *L'homme qui voulait changer le monde* (2009), voyage initiatique réalisé par une main de maître qui apporte au monde littéraire la contribution d'une réflexion importante sur des principes humanitaires universels. Arrivée de Tanger à Montréal en 1973, Clémence BENDELAC-LÉVY (1919-2002) (pp. 115-139) s'est consacrée dans sa retraite à évoquer quelques histoires sépharades qui risquaient de tomber dans l'oubli. *Histoires que racontait ma grande-mère... et d'autres* (1994) est le titre d'un recueil de contes qu'elle dédie à son aïeule et à tous les Sépharades qui, partout où ils se trouvent, "conversent, commercent, plaisent, cuisinent et transmettent leurs histoires" (p. 117). Grâce à ces quatorze contes, où émerge la langue judéo-espagnole, l'auteure réussit à fixer dans la forme écrite une tradition uniquement orale à travers laquelle "on perçoit le génie d'un peuple et de ses conteurs" (p. 117). Originnaire elle aussi de la ville de Tanger, Mary ABÉCASSIS OBADIA (pp. 141-152), confrontée dans sa nouvelle patrie, le Canada, à la nostalgie et à la douleur de la séparation, utilise l'écriture pour remonter le fil du temps. Son roman *Tanger les miens et les autres* (1996) est un récit linéaire et chronologique, au caractère autobiographique, composé de vingt-huit chapitres signalés par des intertitres évoquant des noms de personnes, de lieux, d'évènements, d'anecdotes qui font appel aux souvenirs marquants de sa vie à Tanger. La narration est émaillée de mots d'origine arabe et d'origine hébraïque, ainsi que de tournures de phrases inspirées de l'espagnol. Mais la langue utilisée comme mode d'écriture est le français, car les Tangérois sépharades sont fortement exposés, comme le note l'écrivaine, à la littérature française à travers leurs études aux écoles de l'Alliance israélite et dans les lycées français. David BENDAYAN (pp. 175-194) est un autre écrivain sépharade au Québec d'origine tangéroise. C'est en effet dans son enfance dans la "perle d'or" du Maroc qu'il faut chercher les sources d'inspiration de son roman *Une jeunesse à Tanger* (2004): des souvenirs inscrits dans les

années quarante et soixante renforcent l'image cosmopolite et conviviale qu'il garde de sa ville et construisent un récit lyrique et touchant d'une enfance sereine. Né en 1947 dans une petite ville située entre le Haut et le Moyen Atlas, Georges AMSELLEM (pp. 153-173) se rend à l'âge de vingt et un ans au Québec bénéficiant d'une bourse d'études. Mais le lien tissé avec son pays natal ne s'est jamais desserré, ainsi que le prouve son œuvre poétique. En effet, son premier recueil, *Le cœur en voyage* (1999), est consacré en grande partie à son existence d'exilé et à ce sentiment d'étrangeté qui l'habite en terre nouvelle. Mais sa mémoire non cicatrisée est tournée vers l'avenir et sa poésie dense, ancrée dans une réalité sociopolitique circonscrite, est aussi une recherche lucide et constante de la paix intérieure ainsi que de l'espoir en un monde harmonieux et concilié. Né en 1960 dans la ville côtière de Mogador, aujourd'hui Essaouira, David BENSOUSSAN (pp. 195-213) est professeur au Département de Génie électrique de l'École de technologie supérieure de l'Université de Québec. Au-delà de sa formation technique, il est l'auteur de plusieurs œuvres littéraires, dont les thématiques liées à l'exil, à la mémoire, à l'histoire sont toujours développées en rapport à son sentiment de l'identité juive ou, plus spécifiquement, judéo-marocaine. Dans son livre de souvenirs *Le fils du Mogador* (2002), visant à renforcer les traces d'authenticité de son tableau de la communauté mogadorienne, il renforce la valeur documentaire des données historiques et des événements narrés par l'insertion d'un grand nombre de photographies, signes extratextuels d'"une mémoire en image" (p. 208): des documents visuels fixent dans le récit les souvenirs-images qui échappent au passage du temps et une relation s'établit entre littérature et photographie, contribuant au renouveau et au dynamisme de la littérature sépharade de langue française au Québec. Auteur de films documentaires portant sur les individus les plus vulnérables de la société ainsi que sur la maladie mentale, Pierre LASRY (pp. 215-245), né au Maroc en 1938 et arrivé au Québec en 1957, reconstitue à partir d'archives historiques et documents la vie d'Esther BRANDEAU: c'est le contenu de son roman historique *Une juive en Nouvelle-France* (2004), récit des péripéties d'une jeune fille marginale du XVIII<sup>e</sup> siècle, aventurière d'abord et ensuite victime des événements marquants de son époque. "La liberté de la fiction est mise au service d'une représentation de l'Histoire" (p. 244) et le roman, en abordant une thématique inédite dans la littérature du Québec, réalise un acte de dénonciation des formes de l'obscurantisme catholique qui a touché les Juifs à travers les époques et les continents. Fiby BENSOUSSAN (pp. 273-291) réunit dans un riche recueil de trente-neuf récits et six poèmes le long parcours d'une vie vécue premièrement dans la "perle du Sud marocain, Marrakech la rouge", lieu de sa naissance en 1920, ensuite en Israël et enfin à Montréal, lieu de sa mort en 2016. Il s'agit de son œuvre *De Marrakech à Montréal* (2009), où le renvoi aux rituels et aux

fêtes célébrés dans le Mellah de son enfance, ainsi qu'à l'éducation archaïque et rigide imposée par les rabbins, se mêle au souvenir du premier déracinement, l'exil en terre d'Israël, la terre promise, la terre sainte dont l'accueil est cependant décevant et hostile. Par contre, sa nouvelle patrie, le Québec, lieu d'un exil volontaire, représente l'ouverture à "un territoire libre et vaste" (p. 285): une autre dimension de sa vie "qui se caractérise par son implication active dans le développement de la communauté sépharade" (p. 285). Canadienne d'origine marocaine, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT (pp. 293-297) offre au lecteur un cheminement autobiographique quasi mystique tout au long des poèmes qui composent son recueil *Échos de souvenance* (2009): presque inconsciemment, comme dans une anamnèse, des souvenirs d'enfance affleurent au niveau de la mémoire "comme s'il fallait dépasser le temps pour pouvoir se projeter vers un avenir, mais aussi comme s'il fallait défier ce temps pour pouvoir s'arrêter un instant, rassembler, sélectionner, réorganiser les images pour mieux s'y accrocher, s'y retrouver et peut-être s'y libérer" (p. 294), ainsi que le note Yamina MOKADDEM qui a consacré une étude à la coauteure-poétesse de cet ouvrage. L'écrivaine marocaine-israélo-canadienne Thérèse ZRIHEN-DVIR (pp. 299-330), née à Marrakech en 1945, entame sa carrière littéraire par un roman en anglais, *The Hand of Divine Justice*, tissé de suggestions de réflexion sur le hasard, les coïncidences, le sort et la Justice Divine. Elle fait son entrée dans le domaine littéraire francophone par une œuvre à l'allure autobiographique intitulée *Il était une fois ... Marrakech la juive*, où elle reconstruit de manière romancée l'itinéraire de sa vie: c'est un "récit au pays de l'âme" (p. 329) mais aussi un parcours dans l'histoire de sa communauté juive face aux contraintes sociopolitiques survenues au lendemain de l'indépendance du Maroc. Né à Agadir en 1943, Jacques BENSIMON (pp. 331-357) fait une brillante carrière en tant que scénariste, rédacteur en chef, directeur et producteur à Montréal et à Toronto, où il est couronné par plusieurs prix prestigieux pour sa contribution unique au développement de la langue française en Amérique du Nord. Il est l'auteur d'une riche production cinématographique (le court métrage *Il était une fois... Agadir*, le film *20 ans après...*) et d'un roman, publié peu avant son décès (*Agadir, un paradis perdu*, 2012) qui lui permettent à la fois le renvoi nostalgique aux moments ineffaçables de son passé et l'évocation douloureuse de l'exil de la communauté judéo-marocaine lors de la révolte pour l'indépendance de son pays. Ce recueil de voix de la "maghrébinité" littéraire francophone au Québec se conclut par une présentation et une lecture des œuvres de Roger ELMOZNINO (1938-2014) et Sylvie ASSOULINE (1941), écrivains originaires de Marrakech qui ont, eux aussi, choisi de s'établir au Québec, plus particulièrement à Montréal, pour exprimer leur identité individuelle et culturelle de Juifs sépharades exilés du Maroc. ELMOZNINO (pp. 359-378) retrace dans son récit *De sable*

*et de neige* (2014) les moments forts de sa vie, dans l'espace marocain rassurant qui enrachine son sentiment identitaire aussi bien que dans "l'effervescence de la société d'accueil où il va tout faire pour s'intégrer à son mode de vie" (p. 374). Et Montréal en ressort comme un signe de la providence, croisement heureux et original de rapports humains et de traditions. ASSOULINE (pp. 379-412), élevée dans une famille sépharade marocaine typique, très impliquée dans communauté juive de Montréal, répond par ses pièces théâtrales aux problèmes des familles sépharades et à leur besoin de vivre leur judaïsme selon la tradition. Auteure d'un roman autobiographique, historique et féministe, *Et le jasmin refléurit* (2016), elle révèle également sa sensibilité envers les membres de sa communauté juive marocaine et les déchirures qui les ont marqués à travers leurs pérégrinations.

Par cette galerie passionnante d'écrivains maghrébins issus de la communauté juive sépharade, Najib REDOUANE et Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, spécialistes de la littérature francophone du Maghreb, ont délimité un champ d'études incontournable dans le développement de la littérature migrante au Canada, ainsi qu'ils le soulignent dans l'annexe finale "Plumes Maghrébines dans l'écriture migrante au Québec" (pp. 415-442): un domaine de recherche, ouvert à de multiples manifestations, expression d'"une identité créatrice pleine de promesses en quête de reconnaissance et d'affirmation" (p. 440).

Francesca TODESCO

---

Denys DELÂGE et Jean-Philippe WARREN, *Le piège de la liberté. Les peuples autochtones dans l'engrenage des régimes coloniaux*, Montréal, Boréal, 2017, 440 pp.

Situé au croisement des perspectives anthropologique et historique, cet ouvrage explore les relations entre Amérindiens et colonisateurs européens dans le nord-est de l'Amérique du Nord, à partir de l'installation des Français à Québec, en 1608, jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi que l'affirment les auteurs dans leur introduction, leur reconstruction du contact entre les ethnies du Nouveau Monde et de l'Ancien s'appuie sur cette thèse: "si les peuples occidentaux se sont imposés aux peuples amérindiens en partie par la force des armes, en partie par l'unification microbienne du monde et en partie par la fourberie et les trahisons, ils l'ont fait aussi au moyen d'une interprétation nouvelle de la place de l'être humain dans l'ordre du monde qui, dans un premier moment, laissait dépourvus les Amérindiens" (pp. 10-11). Les pouvoirs

coloniaux ont ébranlé les peuples autochtones sur le plan de “la culture [...] dans son sens le plus large” (p. 11); DELÂGE et WARREN examinent cet aspect par rapport aux pratiques politiques, économiques, sociales et religieuses. Cette analyse parvient à montrer que le mode de vie des Amérindiens se heurte, jusqu’à des répercussions néfastes, aux principes de la modernité occidentale. Aussi bien sous l’Ancien Régime que sous le régime libéral anglais, la liberté que promettent les Européens s’avère un leurre ou, mieux, un piège. C’est ce que nous découvrons au fil des sept chapitres qui composent cet ouvrage, dont les trois premiers rendent surtout compte des rapports de force en Nouvelle-France et les quatre successifs du choc entre les cultures au sujet du commerce, de la propriété, du travail et de l’instruction.

Le premier chapitre, “La liberté des sauvages” (pp. 19-69), définit les divergences essentielles qui opposent les peuples autochtones à la société monarchique française sur le plan des systèmes de valeurs. Alors que chez les colonisateurs, le corps social est strictement hiérarchisé et soumis à l’autorité royale et divine, chez les Amérindiens, il se fonde sur le rituel du don et du contre-don qui s’applique aussi bien aux êtres qu’aux choses et aux symboles. Cette logique, donc, est à l’origine d’un esprit de solidarité qui garantit l’harmonie sociale. La chefferie amérindienne, contrairement au système coercitif français, valorise la parole persuasive, qui mène à la négociation plutôt qu’à l’imposition des décisions, et la prodigalité, forme de redistribution des biens qui empêche la création d’inégalités socio-économiques. La notion de la dette représente également un principe de cohésion sociale et s’oppose au précepte chrétien du péché qui engendre un dispositif d’exclusion distinguant ceux qui méritent le salut de ceux qui seront damnés.

Dans le deuxième chapitre, “Le joug de la liberté” (pp. 71-143), les auteurs montrent la manière dont les autorités temporelles et spirituelles de la Nouvelle-France cherchent à s’imposer sur les peuples autochtones. La métaphore paternelle leur sert de levier pour inculquer l’obéissance de type féodal que l’on doit au roi et à Dieu. Cette notion, néanmoins, donne lieu à une équivoque car, dans la culture amérindienne, la relation père-fils est conçue en termes de protection et non pas d’assujettissement. Ainsi les Autochtones contraignent-ils les gouverneurs français à instaurer une politique des dons, conforme au principe de la dette, qui se perpétuera même sous le régime anglais. En même temps, les colonisateurs continueront à insister sur la verticalisation du pouvoir, ce qui rebondira sur les rapports familiaux, la relation hommes-femmes et la primauté de la parole orale au sein des communautés autochtones.

Dans le troisième chapitre, “L’intransigeance de la liberté” (pp. 145-196), DELÂGE et WARREN s’attardent, tout d’abord, à comparer la conception du monde matériel et du monde spirituel chez les Autochtones et les Français. Les uns, selon leur croyance animiste, envisagent



une continuité entre la nature et les hommes; les autres, conformément à la mentalité contre-réformiste, séparent le matériel d’avec le spirituel, de sorte que la nature n’apparaît que comme un domaine à maîtriser et à exploiter pour ses ressources. Dans un deuxième temps, il est question de l’hypocrisie que cache le relativisme culturel des Français dans les domaines de la religion, de la politique et du commerce. Même si les missionnaires, les gouverneurs et les marchands s’approprient les usages autochtones, ce n’est que pour atteindre leurs finalités de prosélytisme, d’impérialisme et de capitalisme.

Le quatrième chapitre, “Le commerce rend libre” (pp. 197-233), détaille les conséquences de l’intégration des Amérindiens au système marchand européen. La traite des fourrures entraîne une série de déséquilibres chez les Autochtones. La transformation d’une activité de subsistance en une activité commerciale ébranle le système d’échange traditionnel, en mettant fin à un ordre relativement autarcique et en favorisant la concurrence qui mène à des guerres entre les nations et à la parcellisation des espaces de chasse. De plus, l’intensification de la chasse altère sensiblement l’équilibre écologique du territoire.

Dans le cinquième chapitre, “La propriété rend libre” (pp. 235-287), les auteurs évaluent les répercussions de la privatisation du territoire canadien sur le mode de vie des Amérindiens. Alors que, sous le régime français, les peuples autochtones gardent une sorte d’usufruit, un droit de chasse, sur les terres qu’ils ont cédées par un contrat de foi et d’hommage; à partir de la Conquête, les Amérindiens seront progressivement dépossédés de leurs terres par des contrats d’achat et l’introduction de clôtures qui délimitent les propriétés privées. Cette privatisation, ainsi que l’instauration d’une économie agricole, réduit radicalement les moyens de subsistance des Autochtones; n’ayant plus le droit de chasse, ils perdent les rentes issues du commerce des fourrures.

L’avant-dernier chapitre, “Le travail rend libre” (pp. 289-336), examine la révolution économique et sociale que connaît la colonie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, grâce à la valorisation du travail salarié et régulier. Le capitalisme et l’individualisation des rapports sociaux qu’entraîne le libéralisme ne s’accordent guère à la culture amérindienne. Habités à ne travailler que pour subvenir à leurs besoins essentiels et à partager ou à détruire les biens en surplus, les Autochtones ne peuvent comprendre l’ambition professionnelle et le désir d’accumulation des Canadiens. C’est pourquoi leur insertion dans le monde du travail demeure faible et, de toute manière, limitée à des activités proches de leurs traditions, telles que la chasse, la pêche et la confection d’objets d’artisanat pour les touristes.

Le chapitre final intitulé “Réformer et refouler” (pp. 337-404) se penche sur les projets éducatifs, voire rééducatifs, que l’on agence à l’intention des Amérindiens en Nouvelle-France et sous le régime libéral. Les auteurs mettent en relief que le projet français, centré sur une

pédagogie de la soumission, a sans doute été moins délétère que le programme pédagogique de l'autonomie qui s'impose au XIX<sup>e</sup> siècle. Les enseignants et les missionnaires français dispensent une formation morale et religieuse visant à franciser les Amérindiens pour faciliter les mariages interethniques, fondement d'une société que l'autorité royale imagine mixte. Par contre, le Canada libéral instaure un système scolaire à part, dans le but d'anéantir l'indianité des jeunes amérindiens et de les former aux valeurs du travail, de la responsabilité, de la sobriété et de l'affirmation personnelle. Placés dans des pensionnats, ces jeunes vivent à l'écart de leur milieu familial et tribal pour devenir de bons citoyens et de bons travailleurs que, de toute façon, on reléguera dans des réserves.

Amandine BONESSO

---

Gilles HAVARD, *L'Amérique fantôme. Les Aventuriers francophones du Nouveau Monde*, Paris, Flammarion, 2019, 656 pp.

Ce volume s'inscrit dans la continuité d'un essai précédent du même auteur<sup>1</sup>. En retraçant l'itinéraire biographique de dix aventuriers francophones, Gilles HAVARD mène une enquête sur "une Amérique insoupçonnée" (p. 12), oubliée de l'historiographie officielle. En faisant la lumière sur la colonisation française, l'auteur établit une nouvelle généalogie de l'histoire du continent américain: il fait ressurgir une Amérique franco-indienne qui survit à la disparition de la Nouvelle-France (1763). À partir de l'étude des cas particuliers des personnages, l'historien trace un chemin qui traverse quatre siècles, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup>. De cette manière, en explorant l'univers du commerce des pelleteries, il met l'accent sur l'évolution de la société américaine, depuis l'installation des premières colonies jusqu'au déclin de la puissance impériale française en faveur de la domination anglaise. Les neuf chapitres sont consacrés à la présentation de ces acteurs de l'entreprise coloniale: Pierre GAMBIE, Étienne BRÛLÉ, Pierre-Esprit RADISSON, Nicolas PERROT, les frères Louis-Joseph et François LA VÉRENDRYE, Jean-Baptiste TRUTEAU, Toussaint CHARBONNEAU, Étienne PROVOST et Pierre BEAUCHAMP. Ignorés par la grande Histoire, ils ont pourtant joué un rôle fondamental dans le développement du réseau commercial avec les populations autochtones de l'Amérique du Nord. Appelés "coureurs de bois", "truchements", "voyageurs", "traiteurs", "chasseurs" ou "trappeurs", ils n'étaient ni des conquérants, ni

---

1 *Histoire des coureurs de bois: Amérique du Nord 1600-1840*, Paris, Les Indes Savantes, 2016.

des civilisateurs, mais plutôt des intermédiaires entre la société coloniale et les tribus indiennes dont ils connaissaient la langue et les coutumes. Pour reconstituer les parcours individuels de chaque héros, HAVARD a mobilisé un ensemble hétérogène de sources: actes, contrats, registres, recensements, etc. Si ces traces ont fourni des données identificatoires essentielles, ce sont les récits de voyage d'hommes de plume différents qui ont contribué largement à restituer la complexité des existences singulières. Sur les dix personnages présentés dans cet essai, seulement trois ont laissé des témoignages écrits, en se distinguant de la masse de "voyageurs" illettrés: RADISSON (ch. 3), PERROT (ch. 4) et TRUTEAU (ch. 6). La rédaction de ces mémoires autobiographiques aurait contribué, selon l'historien, à consolider leur position sociale dans le monde colonial. De plus, en assurant des rétributions considérables d'ordre économique, le lucratif commerce des peaux et des fourrures aurait remis en discussion les frontières entre les groupes sociaux. Comme le montre l'auteur, en dépit de leurs origines ordinaires, ces figures ont mis à profit leurs compétences linguistiques et leur capacité d'adaptation pour gagner une certaine reconnaissance sociale de la part des institutions impériales et une relative autorité auprès des autochtones, qui attribuaient aux Européens des qualités surnaturelles. Le récit biographique de l'historien se propose de faire ressortir les enjeux socio-culturels à la base de la cohabitation entre envahisseurs et indigènes. Les coureurs de bois, par exemple, ont bénéficié des avantages d'être reconnus dans un réseau de parenté auprès des tribus. Certains, comme CHARBONNEAU (ch. 7) et BEAUCHAMP (ch. 9), ont même noué des liens avec les Amérindiennes. Les relations entre Européens et groupes d'accueil se basaient sur l'échange, – rappelle HAVARD –, ce qui exposait les premiers à une série d'obligations sociales, parmi lesquelles l'adoption des croyances et des coutumes de la communauté autochtone et la distribution des marchandises, notamment les armes et la poudre. La protection qu'ils obtenaient de la part du groupe d'accueil leur permettait d'échapper aux risques de la circulation dans des territoires méconnus, menacés par les conflits intertribaux. Outre la description des séjours au sein des communautés indiennes, une grande importance est accordée au récit des nombreuses expéditions grâce auxquelles ces explorateurs ont acquis une importance historique. Les cartes qui se trouvent au début de chaque chapitre permettent au lecteur de visualiser les pérégrinations de chaque héros. En reconstituant les itinéraires individuels de ces hommes à cheval sur deux mondes, HAVARD enquête sur la question de l'interconnexion entre Francophones et Amérindiens en Amérique du Nord, en souhaitant "la redécouverte de ces mondes engloutis" (p. 504).

Giada SILENZI

Irène CHASSAING, *Dysnostie. Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2019, 267 pp.

Irène CHASSAING consacre son essai, tiré de sa thèse de doctorat, à l'étude du thème du retour au pays natal dans la production littéraire du Canada francophone: en effet, bien qu'il s'agisse d'une problématique centrale au sein de la littérature occidentale, comme le démontrent déjà l'*Odyssee* d'Homère et l'*Œdipe roi* de Sophocle, ce n'est qu'en 1979, avec la parution du roman *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine MAILLET, que les auteurs canadiens commencent à s'y intéresser concrètement. Ils la déclinent dans leurs œuvres selon les grandes questions que pose la contemporanéité, de la mondialisation et la postmodernité à la migration, l'exil ou le génocide. Loin de représenter un moment heureux et de réconciliation, chez ces écrivains le retour est conçu en tant que processus déstabilisateur, douloureux et parfois empreint de violence. CHASSAING, en forgeant le néologisme *dysnostie*, issu des mots grecs *dys* ("difficulté") et *nostos* ("retour"), veut traduire le malaise ressenti par celui qui revient et, en même temps, par la communauté qu'il intègre.

La première partie, intitulée "Identité" (pp. 15-94), se focalise sur l'évolution identitaire – toujours conflictuelle – du "je" du revenant; l'auteure s'appuie donc sur l'exemple des personnages fondateurs d'Ulysse et d'Œdipe pour mieux comprendre la conception de l'identité dans cinq textes emblématiques. La relation de filiation et, dans la plupart des cas, la disparition de la figure parentale motivent le mouvement de retour: *Ourse bleue* (2007) de Virginia PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, auquel est consacré le premier chapitre, raconte l'aventure de Victoria, une femme d'origine amérindienne à la recherche de ses racines, qui entreprend un voyage au pays de ses ancêtres; dans *Rivière Mékistan* (2010) de Lucie LACHAPPELLE, Alice, la jeune protagoniste, décide de rapporter les cendres de son père dans son village natal, en découvrant, contre toute attente, sa propre histoire. Le deuxième chapitre présente une étude de la pièce théâtrale *Incendies* (2003) de Wajdi MOUAWAD qui met en scène l'expérience bouleversante vécue par un couple de jumeaux montréalais au Liban, terre native de leur mère défunte; dans *La pêche blanche* (1994) de Lise TREMBLAY, le héros se rend au Nord du Québec pour constater le décès paternel. Enfin, le troisième chapitre est consacré à *L'énigme du retour* de Dany LAFERRIÈRE, dans lequel le narrateur, un garçon d'à peine vingt-trois ans, rentre à Haïti pour annoncer la mort en exil de son père.

La deuxième partie, en revanche, se déplace de l'individu à la "Communauté" (pp. 95-169), en interrogeant le rôle joué par cette dernière face au difficile parcours de construction identitaire individuelle. L'examen des romans *Le retour de Lorenzo Sánchez* (2008) de

Sergio KOKIS, où le retour au pays natal est entraîné par la mort de la figure parentale, et *Nos échoueries* (2010) de Jean-François CARON, où le protagoniste va revenir dans la maison de son enfance, permet ainsi à CHASSAING de réfléchir à propos de dynamiques délicates qui relient sujet et collectivité, avant de se concentrer sur les notions de mémoire et d'oubli à travers une relecture attentive de *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine MAILLET et de *Le premier jardin* (1988) d'Anne HÉBERT. Le dernier chapitre de cette section, par contre, revient au drame *Incendies* de MOUAWAD et à son adaptation cinématographique par Denis VILLENEUVE, œuvres dans lesquelles le récit du retour devient un véritable acte de reconstruction de l'identité communautaire.

Enfin, la troisième partie questionne la capacité de la narration de créer et renforcer le lien d'«Appartenance» (pp. 171-244), en présentant trois cas de *dysnostie* différents. L'auteure revient ainsi sur *La pêche blanche* de TREMBLAY et sur le caractère fondateur de la nostalgie, source première du sentiment *dysnostique*, pour se pencher ensuite sur le roman *Lignes de faille* (2006) de Nancy HUSTON, qui évoque l'impossibilité du retour pour une famille cosmopolite, et sur *La saga des Béothuks* (1996) de Bernard ASSINIWI, où on aboutit à une situation de *dysnostie* extrême, soit la disparition totale du peuple natif de Terre-Neuve, victime d'un génocide.

CHASSAING, dans cet ouvrage très dense et qui s'appuie sur un corpus bien nourri d'œuvres et de textes critiques, nous livre le riche témoignage d'une conscience collective désormais marquée par le mouvement du retour au pays natal, un *topos* de la littérature de toute époque et de toute culture qui, au sein de la production littéraire canadienne francophone contemporaine, offre des interprétations inédites du monde et de ses aspects multiples.

Elena RAVERA

---

Daniel LETENDRE et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dir.), *Lectures de Marie-Claire Blais*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2019, 256 pp.

Cet ouvrage collectif, que Daniel LETENDRE et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE présentent (pp. 7-16), rassemble les actes des «Journées internationales Marie-Claire Blais» qui ont eu lieu à la Maison de la littérature de Québec, du 9 au 11 novembre 2016. Les contributions, réparties en cinq sections, se penchent sur l'œuvre narrative de l'auteure, en privilégiant les textes des années 1960-1970 et le cycle romanesque *Soifs* dont le premier volet éponyme date de 1995. À côté d'études critiques, qui

mettent en relief les traits saillants de l'écriture blaisienne, figurent des témoignages concernant l'édition et la traduction de son œuvre, ainsi que les réflexions personnelles de quelques écrivaines.

La première section, "Parcourir", ne compte que l'étude de Michel BIRON, "Le bouleversement infini du monde" (pp. 19-42). Placée à la tête du recueil, cette contribution se veut en quelque sorte une introduction, dans la mesure où elle évoque une bonne partie de la production romanesque blaisienne et en souligne l'évolution – du premier roman, *La belle Bête* (1959), aux dernières parutions de la série *Soifs*. – et qu'elle en souligne l'évolution. BIRON propose cette traversée chronologique pour marquer le tournant que connaît la poétique de BLAIS à partir des années 1970. Le critique constate ainsi le développement du dispositif ironique et l'apparition de la stratégie de la "coulée narrative" en même temps que la transformation des personnages en "silhouettes". N'étant ni héros ni anti-héros, ces figures se confondent dans la pluralité du monde. BIRON fait également ressortir d'autres changements, tels que le renouvellement spatial en termes de déterritorialisation et de marginalisation, puis le glissement que subit la représentation de l'art par le biais des personnages-écrivains.

La deuxième section, "Éditer", rassemble les réflexions de Jean BERNIER des Éditions du Boréal à Montréal et de René DE CECCATTY des Éditions du Seuil à Paris sur la publication du cycle *Soifs*. BERNIER ("Éditer Marie-Claire Blais", pp. 45-49), qui se voit moins comme un éditeur-démiurge qu'un passeur invisible entre l'auteure et son public, décrit le travail de révision de la série romanesque tout en mettant en relief l'originalité de la narration dans laquelle la structure temporelle semble figer les personnages ainsi que l'interpellation constante du lecteur à travers les questions rhétoriques et l'emploi du conditionnel passé deuxième forme, caractéristiques de l'écriture blaisienne. Pour sa part, DE CECCATTY ("Éditer Marie-Claire Blais en France", pp. 51-58) nous rappelle les maisons d'éditions françaises qui ont publié les romans de BLAIS avant qu'elle ne passe chez Seuil, en 1996, pour le cycle *Soifs*. Tout en signalant les aspects innovateurs de la poétique blaisienne qui ont ébranlé la critique et l'édition en France, l'éditeur partage les choix créatifs que BLAIS a poursuivis sans aucun souci de rentabilité financière et de célébrité.

La troisième partie, "Commenter", compte six articles. Martine-Emmanuelle LAPOINTE, dans "L'œuvre de Marie-Claire Blais et le canon littéraire de la Révolution tranquille" (pp. 61-77), propose une relecture des *Manuscrits de Pauline Archange* (1968). En se focalisant sur le thème de la mémoire dans les récits d'enfance, elle cherche à éclaircir la manière dont ce roman participe du canon littéraire des années 1960. Cette filiation, d'après LAPOINTE, s'ancre dans l'œuvre de Réjean DUCHARME (en particulier, dans *L'avalée des avalées* de 1966) et dans "l'esthétique de la négativité" – définition empruntée à Hans

Robert JAUSS<sup>2</sup> – qui se manifeste à travers le renversement des principes de la morale catholique et l’orchestration de personnages transgressifs.

Dans “Réécrire les liaisons identitaires. Marie-Claire Blais et les années 1970” (pp. 79-97), Daniel LETENDRE met en évidence la posture anticonformiste que BLAIS affiche dans ses romans par rapport à la question identitaire et nationale qui était au cœur des réflexions intellectuelles au moment où s’accomplissait le passage du Canada français au Québec. L’analyse des romans *Un Joualonnais sa Joualonie* (1973) et *Une liaison parisienne* (1975) révèle que BLAIS s’oppose à la vision de ses contemporains en estimant que les critères linguistiques, culturels et historiques ne suffisent pas à construire une appartenance.

De son côté, Janine RICOUART (“Féminisme et humanisme de Marie-Claire Blais”, pp. 99-118) étudie la représentation de personnages féminins et de communautés dans quelques romans blaisiens des années 1970 – *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), *L’insoumise* (1971), *La nef des sorcières* (1976) – et dans la série *Soifs*. La chercheuse observe que les ouvrages des années 1970 mettent en scène un féminisme qui évolue vers un humanisme à partir des années 1990; en effet, le regard de BLAIS sur les femmes ou des groupes féminins contestant le système patriarcal se déplace vers d’autres groupes marginalisés.

La contribution successive, “L’apocalypse selon Marie-Claire Blais” (pp. 119-134), aboutit également à constater un élargissement de perspective au fil de l’œuvre blaisienne. En examinant le croisement de la thématique apocalyptique avec la thématique de l’enfance-adolescence dans *Visions d’Anna* (1982), *Pierre. La guerre du printemps 81* (1986) et le cycle de *Soifs*, Petr KYLOUŠEK nous dévoile que ces fictions rendent compte d’une évolution de l’individuel à l’universel. Ce mouvement s’appuie sur la construction des personnages et leur représentation spatiale – ils passent, d’ailleurs, du milieu familial au domaine communautaire – ainsi que sur l’affinement de la technique narrative de la polyphonie des voix.

L’analyse de la narration chez BLAIS est approfondie dans l’article intitulé “Le parcours de l’autorité narrative dans l’œuvre de Marie-Claire Blais” (pp. 135-148). Andrée MERCIER, qui développe dans cet article une étude précédente<sup>3</sup>, s’intéresse à l’instance narrative et à ses modulations de légitimité dans la trilogie qui comprend les *Manuscrits de Pauline Archange* (1968), *Vivre! Vivre!* (1969) et *Les apparences* (1970). MERCIER compare, ensuite, les variations de la voix de Pauline, protagoniste de la trilogie, avec les modalités narratives employées

2 Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception* (trad. de Claude MAILLARD), Paris, Gallimard, coll. “Tel”, 1994 [1978], p. 147.

3 Stéphane LARRIVÉE et Andrée MERCIER, “De la voix autoritaire à la voix autorisée. Les tensions de la narration dans les *Manuscrits de Pauline Archange*”, *Voix et Images*, vol. XXXVII, n. 1, automne 2011, pp. 73-86.

dans la série *Soifs* et dans quelques romans publiés entre la fin des années 1960 et le début des années 1980.

Dans la dernière contribution de cette section, “Quelques aperçus sur les études blaisiennes d’un point de vue bibliographique” (pp. 149-162), Oriel MACLENNAN expose la manière dont elle a construit sa bibliographie sur BLAIS<sup>4</sup>, ce qui lui permet de souligner l’étendue de la critique existante, les ouvrages que celle-ci a négligés, puis la variété des traductions et des adaptations.

C’est à la traduction de l’œuvre blaisienne qu’est consacrée la quatrième section. Nigel SPENCER, dans “Traduire Marie-Claire Blais” (pp. 165-173), décrit quelques-unes des difficultés qu’il a rencontrées dans sa traduction vers l’anglais des romans de BLAIS. Il évoque à ce propos ses réflexions et ses choix en ce qui concerne les tournures semi-interrogatives, la ponctuation, les temps verbaux, les registres de langue et les sonorités.

Pour sa part, Anne DE VAUCHER GRAVILI (“Traduire Marie-Claire Blais en italien: éditions, analyses et traductions”, pp. 175-195) commente les traductions italiennes des œuvres narratives de BLAIS. La critique se penche, tout d’abord, sur les romans parus chez Valentino Bompiani à Milan: *Una stagione nella vita di Emanuele* (1966) dans la traduction de Ginevra BOMPIANI et *Una bella bestia* (1970) traduit par Luigi BONINO SAVARINO. Ensuite, DE VAUCHER GRAVILI présente *L’esiliato, nouvelle*, suivi de *I viaggiatori sacri* (2007), ouvrage traduit par Cristina MINELLE et Alessia TORMEN et publié chez Sinnos à Rome dont elle a supervisé la traduction.

À la fin de cette partie, l’examen des traductions vers l’anglais des textes de BLAIS permet à Rainier GRUTMAN (“Marie-Claire Blais au prisme de la traduction”, pp. 197-218) d’affirmer que les versions américaines ont plus contribué au rayonnement international de l’auteure que les versions canadiennes. C’est ce que prouve, d’après GRUTMAN, l’influence qu’exerce *A Season in the Life of Emmanuel* (1966), grâce à la préface que signe Edmund WILSON, de même que la comparaison des démarches traductives qu’adoptent Ralph MANHEIM dans *St. Lawrence Blues* (1974), version américaine d’*Un Joualonnais sa Joualonie* (1973), et Ray ELLENWOOD dans *Nights in the Underground* (1979), traduction canadienne des *Nuits de l’Underground* (1978).

Dans la dernière section, “Accompagner”, les écrivaines québécoises Nicole BROSSARD (“La sensation de l’œuvre et de la vie”, pp. 221-227), Marie-Pascale HUGLO (“Fugitifs bouleversements’: écrire avec Marie-Claire Blais”, pp. 229-236) et Amélie PAQUET (“Prendre

---

4 Oriel MACLENNAN, *Marie-Claire Blais. A Bibliography*, Dalhousie University Libraries Digital Editions, 2015.



acte de l'appel du désordre”, pp. 237-241) rendent compte de la manière dont l'œuvre de BLAIS a marqué leur expérience personnelle.

Amandine BONESSO

---

Isabelle KIROUAC MASSICOTTE et Pénélope CORMIER (dir.), “Portraits et enjeux de la relève dans les littératures francophones du Canada”, *@analyses*, vol. 14, n. 1, printemps-été 2019

Ce numéro d'*@analyses* est consacré au concept de relève dans les littératures francophones du Canada, c'est-à-dire aux significations et aux déclinaisons du discours de la relève en rapport de continuité ou de rupture avec la production littéraire précédente. Les études rassemblées prennent en considération l'Acadie, le Québec, la littérature des Premières Nations et celle des autres provinces du Canada.

Dans son article “Une esthétique *trash* de la marginalité. Des *Crasseux* d'Antonine Maillet à la collection ‘Poésie/Rafale’ (Perce-Neige)” (pp. 33-65), Isabelle KIROUAC MASSICOTTE inscrit dans le filon *trash* de la littérature acadienne les poètes de la relève de l'école Aberdeen, tels qu'Antonine MAILLET, Raymond Guy LEBLANC et *Acadie Rock*; elle souligne le lien entre la production récente et les œuvres de la tradition littéraire consacrée. L'étude de Jimmy THIBEAULT aborde la relève dans des questions identitaires et relationnelles. Il analyse le parcours poétique de Jean-Philippe RAÏCHE, qui se positionne entre le sujet, “le soi-Acadien”, et l'autre, incarné par l'amant étranger: l'identité se construirait, alors, par la rencontre (“Entre acadianité et mondialisation: l'expression du ‘soi-Acadien’ à la rencontre de l'autre dans *Une lettre au bout du monde* de Jean-Philippe RAÏCHE”, pp. 13-32). Pénélope CORMIER analyse le spectacle de poésie et de musique *Manifeste scalène* (2017) produit par trois auteurs du Nouveau-Brunswick, Sébastien BÉRUBÉ, Gabriel ROBICHAUD et Jonathan ROY. Ceux-ci se poseraient, ainsi, selon CORMIER, dans une rupture qui n'est ni générationnelle, ni temporelle, mais spatiale, celle de l'espace acadien (“Le Manifeste scalène de la ‘quatrième génération’ d'artistes en Acadie: vers une relève régionale”, pp. 66-99).

De relève littéraire, culturelle et sociale est empreint le discours critique concernant les Premières Nations. Dans “Elles se relèvent: penser la résurgence dans la langue et la littérature innues” (pp. 100-125), Marie-Ève BRADETTE explique la relève en termes de poétique choisie pour décoloniser l'imaginaire à travers les générations, les survivances et les filiations. Cette poétique qu'adoptent les écrivaines

innues contemporaines remplacerait et dépasserait, selon BRADETTE, le concept d'émergence.

Quant à la littérature québécoise, il est question de relève de la part des femmes et des jeunes écrivaines. Joëlle PAPILLON se concentre sur les figures féminines contemporaines des romans de Chloé SAVOIE-BERNARD et de Marilou CRAFT et sur la relève féministe selon le modèle "rabat-joie" de Sara AHMED qui conteste les normes de genre et de race ("Les lignes de désir de Chloé Savoie-Bernard et de Marilou Craft: féminisme rabat-joie et travail de la diversité dans la littérature québécoise", pp. 126-147). David BÉLANGER explore la composante militante et engagée de la relève nommée "printemps 2012" à travers la production caractérisée par une idéologie anti-institutionnelle de Stéfanie CLERMONT, Perrine LEBLANC et Patrick NICOL ("Les années 2012. Manifestations littéraires du printemps étudiant dans le Québec contemporain", pp. 148-170).

En ce qui concerne les littératures franco-ontarienne, franco-ouestienne, ou des provinces à l'ouest du Manitoba où la notion de relève ne semble pas significative, Camylle GAUTHIER-TRÉPANIÉRE attire l'attention sur la littérature pour la jeunesse, en particulier sur la production de romans d'aventures franco-ontariens ("Nouvelles aventures franco-ontariennes: quelle relève pour la littérature pour la jeunesse en Ontario français?", pp. 171-198). Enfin, François PARÉ montre le dynamisme de la production théâtrale produite à Ottawa et publiée en Ontario surtout par des dramaturges femmes, comme Anne-Marie WHITE, Lisa L'HEUREUX et Sarah MIGNERON, porteuses d'innovations au niveau textuel, scénique et dramatico-identitaire ("Un théâtre d'expression féminine en Ontario français depuis 2008: étude de trois auteures", pp. 199-223).

Maura FELICE

---

*Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*,  
vol. 44, n. 1, 2019

Trois études ayant trait à la littérature québécoise attirent notre attention dans ce numéro de la revue *Studies in Canadian Literature/ Études en littérature canadienne*. Alors que la première propose une relecture du roman par lequel Dany LAFERRIÈRE entre dans la scène littéraire, les deux autres se penchent sur le roman *Ru* de Kim THÚY et sur le journal intime de Marie UGUAY. Ces derniers articles se trouvent à l'intérieur d'une section sur les liens entre les éthiques du *care* et l'écriture féminine.

Fabien PILLET, dans “La question de l’*ethnoréception* dans *Comment faire l’amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière” (pp. 47-65), propose l’étude d’un roman postcolonial dans la perspective de renouveler les théories de la réception en fonction de la composante ethnique. Le spécialiste présente *Comment faire l’amour avec un Nègre sans se fatiguer* (1985) comme un roman qui met en scène la domination d’une ethnie sur une autre et ses enjeux sociopolitiques. La réception de cet ouvrage dépendrait de l’appartenance ethnique et de la situation sociopolitique de ses lecteurs. Afin de démontrer la légitimité de ce qu’il appelle l’“ethnoréception”, l’auteur cherche à définir le lecteur que convoque le roman de LAFERRIÈRE en examinant les stratégies textuelles qui impliquent l’ethnicité. Dans cette fiction, des Noirs musulmans côtoient des femmes blanches et anglophones qui appartiennent à la bonne société chrétienne. L’usage du mot “Nègre”, traduisant le point de vue occidental, au lieu du terme correspondant plus neutre, “Noir”, l’opposition des demeures et des quartiers habités par les Noirs et les Blancs – les taudis autour du Carré Saint-Louis à Montréal *versus* les foyers confortables d’Outremont et de Westmount – et, encore, l’évocation d’artistes noirs du continent américain, ce sont tous des éléments qui se chargent d’une valeur critique. L’écrivain accuse les Blancs de forger des stéréotypes sur les Noirs – ils les associent à la paresse, à la sauvagerie, à l’ignorance et à des objets sexuels –, tout en blâmant les Noirs de se complaire à reproduire ces clichés. Étant donné que LAFERRIÈRE encourage les deux ethnies à s’affranchir de ces lieux communs et de ces comportements, d’après PILLET, une lecture différente selon l’ethnie d’appartenance serait pertinente. Pour conclure, après avoir approfondi les théories de réception élaborées par Wolfgang ISER et Jean-Paul SARTRE<sup>5</sup>, PILLET légitime l’ethnoréception littéraire en raison de la variété de lecteurs que peut entraîner une œuvre à l’époque de la mondialisation.

Le deuxième article propose la relecture d’un autre texte de la littérature migrante au Québec. Il s’agit de *Ru* (2009), fiction inspirée de l’expérience d’exil vécue par son auteure. Asma M’BAREK (“Corporéité et postures du *care* dans *Ru* de Kim Thúy”, pp. 162-180) y explore la représentation du corps à la lumière des éthiques du *care*. La chercheuse expose, tout d’abord, la place privilégiée qu’occupe le corps dans les théories du *care* et, donc, la relevance que celui-ci acquiert au sein de deux concepts clés, à savoir la vulnérabilité et l’interdépendance humaines, qui s’opposent à la vision partagée d’après laquelle les êtres humains seraient des sujets autonomes et indépendants. M’BAREK analyse, ensuite, la manière dont la corpo-

5 Wolfgang ISER, *L’acte de lecture: théorie de l’effet esthétique*, trad. de l’allemand par Evelyn SZNYCER, Bruxelles, Mardaga, 1985; Jean-Paul SARTRE, *Qu’est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948.

réité se manifeste dans le texte, aussi bien dans son contenu que dans sa forme. La vulnérabilité du corps apparaît tout particulièrement dans les récits consacrés à l'abandon du Vietnam, au voyage en mer sur un *boat people* et au séjour dans un camp en Malaisie avant de regagner le Québec. Kim THÚY met l'accent sur les conditions insoutenables du périple – l'absence d'électricité, d'eau, d'hygiène et d'intimité –, sur les marques indélébiles de la souffrance que rappelle l'image de la cicatrice tout au long du roman et, enfin, sur la peur en tant que conséquence émotive de la vulnérabilité physique des réfugiés. La vulnérabilité s'inscrit également dans le corps du texte, dans la mesure où THÚY penche pour une esthétique fragmentaire et une narration qui trouble la progression chronologique. Pour finir, M'BAREK affirme que la sollicitude à l'égard du corps qu'affiche le roman permet de "reconfigurer l'expérience commune du sensible"<sup>6</sup>, selon la formule du philosophe français Jacques RANCIÈRE. D'après lui, l'esthétique littéraire peut s'imprégner d'une valeur politique, lorsqu'elle renverse et remplace les repères partagés par rapport à ce qui est pensable et énonçable du réel. Comme le montre M'BAREK, cette reconfiguration s'exprime, dans *Ru*, autant sur le plan individuel que collectif. La narratrice, en effet, revient sur l'adoration qu'elle portait à son oncle quand elle constate qu'il n'a pas de véritable souci envers autrui; puis, elle bouleverse les configurations de la morale traditionnelle en évoquant des groupes sociaux marginalisés.

Les notions de vulnérabilité et d'interdépendance constituent également le socle théorique de l'étude "L'expérience de l'amour dans le *Journal* de Marie Uguay, entre aliénation et émancipation" (pp. 198-217). Ariane GRENIER-TARDIF se penche sur le *Journal* (2005) de Marie UGUAY, poétesse montréalaise née en 1955 et prématurément décédée en 1981. L'ouvrage en question présente une sélection de textes tirés du journal intime qu'UGUAY commence à écrire en 1977, lorsque sa vie bascule à cause d'une maladie. GRENIER-TARDIF y interroge la thématique de l'amour selon les perspectives de l'éthique du *care* et la théorie féministe. Après une introduction sur la pratique de l'écriture intime au Québec, la chercheuse illustre que le discours amoureux de la diariste se révèle paradoxal étant donné qu'il décrit une condition à la fois aliénante et émancipatrice. UGUAY vit l'amour comme une expérience aliénante du moment qu'elle se plie à l'apprentissage sexiste qui identifie la femme à la quête amoureuse. Elle saisit parfaitement les conséquences néfastes, sur le plan identitaire, de ne songer à la réalisation personnelle qu'en fonction du regard que les hommes posent sur elle. La vulnérabilité féminine se révèle, donc, dans la dénonciation de

---

6 Jacques RANCIÈRE, *Le spectateur émancipé*, Paris, La fabrique, 2008, p. 70.

l'oppression hétéronormative et du système patriarcal qui l'autorise. Malgré cela, la diariste ne fait pas table rase de l'amour. Ses réflexions laissent entrevoir une réhabilitation de l'amour en tant que principe relationnel et d'autodétermination. C'est à travers l'écriture qu'UGUAY s'affranchit de l'abnégation de soi qui découle de l'intériorisation des normes patriarcales. Paradoxalement, ainsi que le constate GRENIER-TARDIF, la réappropriation de soi naît d'expériences de vulnérabilité, telles que les relations amoureuses et la maladie.

Amandine BONESSO

---

Christl VERDUYN, Andrea CABAJSKY, Andrea BEVERLEY et Kirsty BELL, "Resurfacing: Women Writing in 1970s Canada / Refaire surface: écrivaines canadiennes des années 1970", *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 44, n. 2, 2019

Ce numéro spécial de la revue *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne* réunit les contributions présentées au colloque "Resurfacing / Refaire surface" qui a eu lieu à Sackville et à Moncton, au Nouveau-Brunswick, du 26 au 28 avril 2018, sous l'initiative de Christl VERDUYN. Parmi ces études, cherchant à reconsidérer le rôle que jouèrent les femmes et leurs écrits dans le Canada des années 1970, nous signalons trois travaux consacrés à la production littéraire francophone, notamment québécoise et acadienne.

Louise FORSYTH, dans "A Documentary Film on Fire: *Les terribles vivantes / Firewords*" (pp. 121-140), se penche sur le documentaire *Les terribles vivantes / Firewords* (1986) de la réalisatrice ontarienne Dorothy TODD HÉNAUT. Ce long-métrage rend hommage à Louky BERSIANIK, Jovette MARCHESSAULT et Nicole BROSSARD, trois écrivaines québécoises dont l'œuvre et la pensée féministe ont été déterminantes au sein d'une société où la condition féminine dépendait de l'emprise patriarcale et des valeurs prônées par l'Église catholique. Le film de TODD HÉNAUT, d'après FORSYTH, se veut une célébration de l'ardeur – soulignée par la métaphore du feu qui s'affiche dès le titre – avec laquelle les trois auteures se sont vouées à l'écriture, à l'expérimentation créative et à l'élaboration d'une vision discordante du monde, tout en sachant qu'elles se heurteraient à la critique d'un public encore incapable de se détacher du modèle socio-culturel dominant. La réalisatrice met l'accent sur le travail individuel des trois écrivaines à travers des séquences filmiques qui les mettent en scène dans leur espace personnel, qu'il s'agisse du

microcosme de leur demeure avec leur table d'écriture ou d'espaces extérieurs, tels que le milieu naturel, la ville natale et les lieux de rencontre avec d'autres féministes. FORSYTH observe, d'ailleurs, que le documentaire met en valeur la dimension collective qu'atteignent les voix singulières des trois écrivaines dans le partage de leurs expériences et dans l'élaboration théorique issue d'un travail collaboratif. À ce propos, FORSYTH évoque l'ouvrage *La théorie, un dimanche* (1988), recueil d'essais et de fictions – signés par Nicole BROSSARD, Louky BERSIANIK, Gail SCOTT, Louise COTNOIR, Louise DUPRÉ et France THÉORET – qui constitue l'aboutissement d'une série de tables rondes organisées par BROSSARD, à partir de 1983, pour remédier à l'absence de textes théoriques féministes au Québec. Ce mélange de discours théoriques et créatifs, qui revient dans le document audiovisuel *La théorie, un dimanche: Sweet suite* (2000), caractérise également la démarche de TODD HÉNAUT puisqu'elle filme BERSIANIK, MARCHESSAULT et BROSSARD exprimant leurs réflexions et qu'elle convoque leurs ouvrages par le biais de la citation, de l'adaptation musicale et de la reproduction des premières de couverture. De ce fait, le documentaire apparaît comme un prolongement de l'œuvre et de l'activisme de ces femmes.

La deuxième étude que nous avons retenue s'intitule "*L'Acayenne des années 1970: quand les femmes (s')écrivent*" (pp. 141-156). Isabelle LEBLANC y examine un pan du féminisme acadien des années 1970 qui nous amène à remettre en question la connotation universelle que l'on attribue habituellement au mot "féminisme". La chercheuse se penche sur un numéro spécial de *L'Acayen*, revue publiée à Bathurst, au Nouveau-Brunswick, de 1972 à 1976. Ce numéro consacré à la condition féminine paraît en mai 1975, sous le titre de *L'Acayenne*, comme réponse à l'Année internationale de la femme proclamée par l'Organisation des Nations Unies. Les seize articles qui composent cette issue mettent en relief un discours féministe dans lequel l'inégalité de genre passe à l'arrière-plan de la dénonciation des disparités socio-économiques qui affectent le contexte féminin même. Ce discours s'oppose aux propos hégémoniques de féministes qui s'ancrent sur une image figée de la femme libérée, à savoir une femme blanche, francophone, instruite, qui évolue professionnellement et lutte pour ses droits, entre autres pour le droit à l'avortement. De son côté, *L'Acayenne* diffuse le point de vue de femmes, les Acadiennes appartenant à un milieu moins aisé, qui ne rejettent pas la condition de mère au foyer. Cette posture, qui passe presque pour un antiféminisme, révèle la triple minoration qu'ont vécue certaines Acadiennes par rapport à leur langue, à leur identité sexuelle et à leur statut socio-économique. Sur la base de ce constat, LEBLANC rapproche la singularité de ce féminisme acadien avec la

pensée féministe chicana que décrit Gloria ANZALDÚA<sup>7</sup>. Dans les deux cas, la dénonciation du patriarcat s'accompagne, cependant, d'un discours critique à l'égard du système capitaliste qui rejoint le discours masculin. LEBLANC conclut, donc, qu'un certain féminisme acadien, en se dissociant de la posture féministe hégémonique et en adoptant la vision populiste que répandent de nombreux discours politiques masculins, devance le féminisme intersectionnel de la troisième vague.

C'est encore à la culture acadienne des années 1970 que se rapporte la dernière contribution. Dans "La réécriture, ou renverser la perspective: *Évangéline Deusse* d'Antonine Maillet" (pp. 157-177), Maria Cristina GRECO fait ressortir la dimension féministe qui caractérise *Évangéline Deusse* (1975), pièce théâtrale d'Antonine MAILLET, en étudiant les procédés de réécriture que met en œuvre cette pièce par rapport à son antécédent, le poème "Evangeline: A Tale of Acadie" (1847) de Henry Wadsworth LONGFELLOW, et à la réécriture intermédiaire que constitue la traduction libre *Évangéline, conte d'Acadie* (1865) de Pamphile LE MAY, un Canadien français d'origine québécoise. GRECO montre que l'ouvrage de MAILLET s'écarte sensiblement du poème qui célèbre les États-Unis, territoire d'accueil d'Évangéline, jeune fille contrainte à quitter son pays natal suite à la déportation des Acadiens, en 1755. Il en va de même pour le texte de LE MAY qui s'impose comme récit fondateur acadien et fait d'Évangéline un symbole national. En 1975, lorsque le milieu intellectuel acadien ne se reconnaît plus dans les valeurs clérico-nationalistes du passé, MAILLET prend la parole à travers le théâtre, apanage de la création masculine, pour renverser le mythe issu de la plume d'un homme et transformer sa protagoniste en une nouvelle figure féminine. L'Évangéline de la dramaturge acadienne cesse d'être l'aventurière que décrit LONGFELLOW, de même que la victime de l'armée anglaise que propose LE MAY, pour devenir une femme forte, âgée, qui renoue avec ses origines. La réécriture féministe et identitaire de MAILLET, comme le prouve GRECO, se fonde sur une série d'aspects: l'emploi de la langue franco-acadienne, la mise en scène de personnages exilés dans la ville cosmopolite de Montréal et la dissémination de références explicites et implicites à la culture acadienne.

Amandine BONESSO

---

7 Gloria ANZALDÚA, *Borderlands / La Frontera*, San Francisco, Aunt Lute, 1987.

David DÉCARIE et Pierre RAJOTTE (dir.), “Œuvres-frontières de la littérature québécoise des années 1930-1940”, @*analyses*, vol. 15, n. 1, printemps-été 2020

Ce numéro est consacré aux œuvres considérées comme hybrides ou protéiformes, ouvrages aux frontières des genres, en équilibre entre la prose d'idées et les formes fictionnelles (David DÉCARIE et Pierre RAJOTTE, “Œuvres-frontières de la littérature québécoise des années 1930-1940”, pp. 1-4).

L'article de Denis SAINT-JACQUES aborde les caractéristiques, les thèmes et le statut de véridicité des récits brefs canadiens-français du milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Selon le critique, Alain GRANDBOIS, Gabrielle ROY et Jacques FERRON, entre autres, produisent des faits et des personnages qui n'ont que leurs recueils comme archives mais qui se servent du pouvoir de la littérature de créer l'histoire et de la faire reconnaître (“Aux frontières de la vérité. Essai à propos de quelques récits mémoriels du siècle passé”, pp. 5-25). Dans “Le ‘roman-essai’ (1934-1947). Un précurseur de l'essai littéraire au Québec?” (pp. 26-53), David DÉCARIE et Frédérique DESBIENS analysent les caractéristiques du roman-essai des années trente et quarante du XX<sup>e</sup> siècle au Québec comme un possible précurseur de l'essai littéraire des années suivantes. Michel LACROIX, dans “‘Ne croyez pas ce que je viens de vous dire’. Maximes et essayistes fictifs contre la pensée dogmatique” (pp. 54-72), s'intéresse aux formes brèves aphoristiques entre les années trente et quarante; selon le critique, ces textes contiendraient en filigrane une devise anti-dogmatique, vu que l'écrivain se limite à proposer ses idées au lieu de les imposer (p. 70). Lucie ROBERT analyse la forme, les idées et les objectifs de *La merveilleuse aventure de Jacques Cartier* (1934) de BARBEAU, ouvrage ethnologique qui met en évidence la révolution épistémologique de la Renaissance et qui s'oppose à la visée plus historique de *La Découverte du Canada. Jacques Cartier* (1934) de Lionel GROULX (“*La Merveilleuse Aventure* de Marius Barbeau. Jacques Cartier sous l'éclairage de Bougainville”, pp. 73-93). Dans “Classer un inclassable: *Les Voyages de Marco Polo*, d'Alain Grandbois” (pp. 94-120), Pierre RAJOTTE tente de résoudre le problème de l'appartenance générique d'un “ouvrage hybride inclassable”. Il suggère, alors, de considérer *Les Voyages de Marco Polo* de GRANDBOIS d'abord comme “un simple récit de voyage” (p. 113). Stéphane GIRARD analyse le premier ouvrage de fiction de Samuel ARCHIBALD, *Arvida*, publié par Le Quartanier en 2011, en prenant en considération le fonctionnement énonciatif, narratif et paratextuel de la “paratopie saguenéenne et populaire” (“Paratopies saguenéenne et populaire dans *Arvida* de Samuel Archibald: éléments de description d'un positionnement ‘quartanien’”, pp. 141-169). Dans “Kinésie et



relations de pouvoir dans *Le poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin” (pp. 121-140), dernier article du numéro, Julien DESROCHERS analyse la problématique du mouvement dans le roman de GUAY-POLIQUN, connu comme récit de l’immobilité, pour, au contraire, mettre en relief les dynamiques de pouvoir entre les personnages principaux et leurs déplacements en tant que prise sur l’espace et le temps.

Maura FELICE